

JOURNAL ASIATIQUE

RECUEIL DE MÉMOIRES

ET DE NOTICES

RELATIFS AUX ÉTUDES ORIENTALES

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

TOME CCXI



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

RUE JACOB, N° 13 (VI^e)

MDCCLXXVII

UNE VILLE MUSULMANE
DANS LA CHINE DU NORD
SOUS LES MONGOLS,

PAR

PAUL PELLLOT.

Rasīdu-'d-Dīn décrit trois routes qui, au temps de Khubilai, conduisaient de Daïdu (Ta-tou, Pékin) à Kaiminfu ou Kē-minfu (= K'ai-p'ing-fou, la capitale supérieure ou Chang-tou, à environ 240 kilomètres au N. N. O. de Pékin), et dit que la seconde route va vers une ville dont on a lu le nom جو جو Joju; il ajoute¹ : « Il y a dans le voisinage de cette ville une autre ville dont le nom est سيمالي Simali²; la plupart des habitants y sont des gens de Samarqand, et ils ont planté en grand nombre leurs jardins à la manière de Samarqand. »

¹ Cf. BLOCHET, *Histoire des Mongols*, II, 463.

² Telle est la forme qu'adopte justement M. Blochet: d'après lui, les manuscrits de Paris ont les leçons B سيمالي, La سيمالي et L شمالي. Hammer et Klaproth avaient déjà lu Simali; le « Seimali » de YULE-CORDIER, *Cathay*, III, 117, emprunté aussi par BRETSCHNEIDER (*Recherches archéologiques*, 94) à la première édition de *Cathay*, n'est pas inadmissible a priori, car « peut répondre à », mais comme Yule ne fait que copier Klaproth, il semble que ce soit ici une inadvertance.

Dès 1831, le texte de Rasîd, traduit par von Hammer d'après un manuscrit de Vienne, a été publié dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris* (n° 98, juin 1831, 265 et suiv.), puis repris par Klaproth, d'après les manuscrits de Paris, dans le *Journal asiatique* de 1833 (tirage à part, p. 16-17); Yule a emprunté dans son *Cathay* (éd. Cordier, III, 116-117) la traduction de Klaproth; enfin M. Blochet a donné une édition annotée du texte persan dans son *Histoire des Mongols*. II, 463. Klaproth, Yule et M. Blochet ont dit que « Joju » était 涿州 Tcho-tcheou; c'est évidemment impossible : pour aller de Pékin à Chang-tou, qui est presque droit au Nord de Pékin, on ne peut passer par Tcho-tcheou, qui est à environ 70 kilomètres au Sud-Ouest de Pékin. Yule a été trompé par la similitude phonétique, et aussi par l'importance de la bifurcation de routes que Marco Polo marque à « Juju », qui, chez lui, est bien Tcho-tcheou (cf. Yule-Cordier, *Marco Polo*, II, 10-12). Mais le texte de Marco Polo montre clairement que ses deux grand routes, bifurquant à Tcho-tcheou, sont l'une celle qui, à l'Ouest, mène au Chan-si et en Asie Centrale, l'autre celle qui, au Sud, se dirige vers la Chine méridionale; et ceci est conforme à la géographie et à l'usage réel, mais exclut que Tcho-tcheou se soit trouvé sur la route de Pékin à Chang-tou.

Bretschneider en avait déjà fait la remarque dans ses *Archaeological and Historical Researches on Peking and its Environs*¹. Il est vrai que Yule, dont le *Cathay* est de 1866 et le *Marco Polo* (2^e édition) de 1874, n'a pu utiliser l'ouvrage de Bretschneider paru en 1876, mais il est plus surprenant qu'il n'en ait pas été fait état dans les rééditions des ouvrages de Yule préparées par Cordier en 1914 et 1903 respectivement, non

¹ Je cite l'ouvrage d'après la traduction française de COLLIN DE PLANCY, *Recherches archéologiques, etc.*, 1879, in-8, 93-96.

plus que dans les notes de M. Blochet, qui sont de 1911. Sans chercher pour l'instant une identification précise à « Joju », il suffit de remarquer d'abord que, selon Rasid, la résidence d'été (*yaïlaq*) de Khubilai fut sur le territoire dépendant de « Joju » avant la fondation de Chang-tou, — ce qui semble impliquer que « Joju » soit au voisinage de la Grande Muraille et non en plein pays de la Chine sédentaire comme l'est Tchotcheou, — et surtout que la seconde route, celle qui se dirigeait par « Joju », suivait les bords de la rivière سنګين Sangin; or tout le monde a été d'accord pour voir dans la rivière Sangin la rivière 桑乾 Sang-kan des Chinois, l'actuel 潭河 Houen-ho, qui vient d'une direction un peu à l'ouest de Kalgan pour passer à l'ouest de Pékin et continuer au Sud-Est dans la direction de Tientsin; « Joju » doit par suite se trouver au nord-ouest de Pékin.

Or nous avons un repère sûr dans la ville de Simah, dont Rasid dit qu'elle était proche de Joju. M. Blochet y a cherché un hypothétique 西八里 Si-pa-li, « la [Ville des] huit li dans l'Ouest », qui n'a jamais existé, mais, bien avant lui, Bretschneider avait déjà fait observer que Simah ne pouvait guère être autre que l'actuel 洗馬林 Si-ma-lin (ou Sien-ma-lin)⁽¹⁾, juste à l'intérieur de la Grande Muraille, et à un peu plus de 30 kilomètres à l'ouest de Kalgan. De ce nom moderne, Bretschneider avait déjà rapproché celui de 尋麻林 Siun-ma-lin qu'il rencontrait dans un passage du *Yuan che* (94, 5 v°). Sans

(1) Bretschneider et nos cartes lisent généralement Si-ma-lin, mais le mot 洗 se lit *sien* dans l'expression 洗馬 *sien-ma*, où 洗 ne semble pas avoir le sens ordinaire de « laver », mais être plutôt une modification de 先 *sien*, « précéder »; les *sien-ma* étaient primitivement des écuyers qui précédaient les princes. On verra plus loin que Si-ma-lin ou Sien-ma-lin est la forme moderne due par étymologie populaire d'un nom plus ancien et ce nom ancien tend à faire croire qu'on ait prononcé d'abord Sien-ma-lin, même si la prononciation scale moderne, par suite de la lecture ordinaire si de 洗, a passé à Si-ma-lin, ce que j'ignore.

prétendre épuiser la liste des textes où ce dernier nom apparaît à l'époque mongole, j'en ai relevé quelques mentions qui jettent une certaine lumière sur la question de «Siun-ma-lin» et Siun-ma-lin; je vais les étudier ici.

1° (*Yuan che*, 19, 9^{r°}): |大德二年五月|辛卯... 罷² 詔麻林酒稅美餘, ~|La 2^e année *ta-tō*, le 5^e mois, |au jour *sin-mao* (15 juin 1298), on abolit la taxe additionnelle sur les vins [imposée] à Siun-ma-lin.»

2° Dans le tableau des fonctionnaires des Yuan se trouve la mention suivante (*Yuan che*, 85, 17^{v°}): 興和路³ 詔麻林人匠提舉司。提舉一員。同提舉一員。副提舉一員。照略案牘一員, «Direction des artisans de Siun-ma-lin [qui est situé] dans le *lou* de Hing-houo : directeur, un; directeur adjoint, un; sous-directeur, un; archiviste, un.»

3° (*Yuan che*, 100, 8^{r°}, biogr. de Ha-san-na): 哈散納法烈亦氏。太祖時從征王罕有功。命同飲班朱尼河之水。且曰。與我共飲此水者世爲我用。後管領阿兒渾軍。從太祖征西域。下薛迷則于不花刺等城。至太宗時仍命領阿兒渾軍。併回回人匠二千戶駐于詔麻林。尋授平陽太原兩路達魯花赤。兼管諸色人匠。後以疾卒。子捏古伯裏。從憲宗攻釣魚山有功。以疾卒。子撒的迷失裏。撒的迷失卒。子木八刺裏。充貫赤千戶。遷西域觀軍副都指揮使。大德元年卒。弟秃滿答裏。秃滿答卒。子哈刺章裏, «Ha-san-na⁴ était de famille K'ie-lie-yi (Ka-

² Je ne connais pas l'original de ce nom, que je ne retrouve pas porté par d'autres personnages de l'époque mongole; la restitution théorique serait *Qasana ou *Qasanaq, à la rigueur *Hasana (Asana) ou *Hasanaq (Asanaq); le

rait, Kerait). Au temps de Tai-tsou (= Gengis-khan), il accompagna celui-ci dans la campagne contre Wang-khan

Ong-khan)¹ et s'y distingua. [Gengis-khan] lui ordonna de boire avec lui l'eau de la rivière Pan-tchou-ni (Baljuna), et dit : « Ceux qui boivent de cette eau avec moi seront employés par moi héréditairement². » Par la suite [Ha-san-na] fut mis à la tête de l'armée des A-eul-houen (Argun)³. Il ac-

personnage étant Kerait, on pourrait aussi songer à un nom chrétien, mais il n'y a pas de nom chrétien certain dans sa descendance.

¹ Il est assez singulier que ce Kerait accompagne Gengis-khan contre Ong-khan, puisque celui-ci est le souverain des Kerait; mais en fait, il semble y avoir eu quelques Kerait qui avaient fait cause commune avec Gengis-khan, et en particulier le Kerait chrétien Cinqai, celui-là même que Jean du Plan Carpin trouva en 1246 ministre d'Ogodaï.

² Sur cet épisode fameux de la lutte de Gengis-khan contre Ong-khan, cf. par exemple d'Ohsson, I, 71-72; PALLADIUS, dans *Trudy dukh. miz. v Pekine*, IV, 210-212. L'histoire a un caractère légendaire, et en fait il n'en est pas question en 1240 dans l'*Histoire secrète des Mongols*. On ne sait d'ailleurs pas encore bien à quoi répond le nom de Baljuna; il apparaît aux paragraphes 182-183 de l'*Histoire secrète des Mongols*, mais y désigne un lac *naïur, nor*, et non une rivière comme dans les textes chinois à partir de la fin du xiii^e siècle.

³ Il est assez souvent question de l'armée des Argun dans les textes chinois de l'époque mongole. Argun était un nom tribal, sans doute à relier à celui de la tribu Argu que connaît déjà Kasgari à la fin du xi^e siècle, et à celui du clan Arghun ou Argun des Kara-Kirghiz modernes, et je pense aussi que c'est ce nom qui est à la base de celui des metis « Argons » dont parle Marco Polo: le passage sémantique serait le même que dans le cas du mot par lequel Marco Polo explique « Argons », à savoir « Guasmoul », si Guasmoul (et sa variante Basimoul), qui désignait des metis dans l'Orient méditerranéen, est bien sorti, comme il semble, du nom de l'ancienne tribu turque des Basimoul. On notera que, si *argun* est usité de nos jours au Ladakh pour désigner certains metis bouddhistes, Marco Polo n'emploie le mot qu'à propos de metis musulmans, et précisément, ainsi qu'on le verra, quand il passe par cette région de Siun-ma-lin où Ha-san-na, commandant de l'armée des Argun, avait transporté 3.000 familles musulmanes du Turkestan russe. Je suppose également que c'est ce nom des Argun qui a été pris comme nom du souverain mongol de Perse Argun: un grand nombre de personnages de l'époque mongole ont porté comme nom personnel un nom de tribu (et le plus souvent d'une tribu qui n'était pas la leur).

compagna Tai-tsou dans la campagne contre les pays occidentaux (= contre les Musulmans)¹⁾, et soumit Sie-mi-tsö-kan (Semizkant, Samarkand)²⁾, Pou-houa-la (Bukhara) et autres villes. Arrivé au temps de Tai-tsong (= Ögödäi, 1229-1241), il reçut à nouveau l'ordre de se mettre à la tête de l'armée des A-eul-houen. Il réunit 3,000 foyers d'artisans *houei-houei* (= Musulmans) et les installa à Siun-ma-lin. Par la suite, on lui donna [les fonctions de] *darugaci* des deux districts (*lou* de P'ing-yang et de Tai-yuan³⁾, mais en ayant en même temps charge des artisans des diverses catégories⁴⁾. Plus tard, il mourut de maladie. Son fils Nie-kou-po⁵⁾ lui succéda; il sui-

¹⁾ Il s'agit de la grande campagne de Gengis-khan contre les Musulmans en 1219-1223.

²⁾ Le 于 *yu* du texte est une faute évidente pour 干 *kan*; la forme Semizkant, «la Ville grasse», au lieu de Samarkand, se retrouve au Moyen Âge dans les textes chinois, arméniens, occidentaux, et Babur l'a indiquée dans ses *Mémoires* comme usuelle chez les Turcs et les Mongols. Il est fort probable que le texte, rédigé bien après coup, grandit le rôle réel que Ha-san-na a pu jouer dans les événements.

³⁾ Tous deux au Chansi; c'est le «Pianfu» et le «Taitanfu» de Marco Polo.

⁴⁾ 諸色 *tchou-so*, «mot à mot de toutes couleurs», est une expression chinoise fort antérieure aux Mongols pour dire «de toutes catégories»; elle est à la base de l'expression 色目 *sè-mou*, qui signifie «[gens] classés dans les catégories», c'est-à-dire non Mongols, et non pas «hommes aux yeux de couleur» comme on l'a cru parfois.

⁵⁾ Je transcris *po* le mot 伯, parce que telle est aujourd'hui sa seule prononciation dans la Chine du Nord; mais, à l'époque mongole, il devait se prononcer *pai* comme c'est aujourd'hui le cas ordinaire pour 白 *po* (*pai*) et 百 *po* (*pai*), et c'est toujours avec cette valeur, répondant à *bai* ou *bai*, qu'il est alors employé en transcription. Nie-kou-po représente donc *Negubai ou *Negbai; c'est là sûrement le même nom que celui qu'a porté un petit-fils de Gajatai, et qu'on lit généralement Nikpai (par exemple dans S. LAM-POOLE, *The Mohammedan dynasties*, p. 242; БЛОХИТ, *Introduction*, p. 223); mais ne suppose *ne-*, *kou* non aspiré répond en principe à *gü* ou *g-*, et, s'il ne s'agit pas d'un mot composé, la mouillure de la syllabe initiale doit entraîner celle de la syllabe finale; je pense donc qu'il faut lire vraisemblablement *Negbai et non Nikpai. Dans son *San che t'ong ming lou* (31, 11-12), Wang Houei-tsou distingue cinq Nie-kou-po que nomme le *Yuan che*.

vit Hien-tsong (= Mongka) à l'attaque du Tiao-yu-chan⁽¹⁾ et s'y distingua; il mourut de maladie. Le fils [de Nie-kou-po], Sa-ti-mi-che⁽²⁾, lui succéda; Sa-ti-mi-che mourut. Le fils [de Sa-ti-mi-che], Mou-pa-la⁽³⁾, lui succéda; il fut chiliarque des *kouei-tch'e*⁽⁴⁾, et transféré au poste de vice-commandant général (*tou-tou-tche-kouei-che*) de l'armée personnelle (*ts'in-kiun*) [opérant] dans les pays occidentaux (= les pays musulmans)⁽⁵⁾; il mourut la 1^{re} année *ta-tö* (1297). Le frère cadet [de Mou-pa-la], T'ou-man-ta⁽⁶⁾, lui succéda; T'ou-man-ta mourut. Le fils

Le Tiao-yu-chan est au Sseu-tch'ouan; il s'agit du siège que Mongka vint mettre devant la ville forte établie en cet endroit par les Song, et au cours duquel il mourut en 1259.

Le nom, ainsi écrit, a été porté par plusieurs personnages de l'histoire mongole; dans son *San che t'ong ming lou* (29, 7-8), Wang Houei-tsou croit pouvoir en distinguer sept dans le seul *Yuan che*. La forme originale, évidemment un participe ture en *-mi*, semblerait, d'après la transcription, devoir être *a d-* au début de la seconde syllabe, mais il n'est pas douteux que nous avons affaire à un dérivé de *sat-*, «vendre»; en fait, des formes en *-d-* sont attestées dans certains dialectes tures pour *sadī*, «commerce», au lieu de *satī*, et c'est par *sadīyēi* au lieu de *satīyēi* que le mot «commerçant» est transcrit dans le vocabulaire sino-ouïgour des Ming. Il me paraît pratiquement sûr que tous les Sa-ti-mi-che sont des Sadilmis, *alias* Satilmis (cf. aussi Houtsma, *Ein türkiach-arabisches Glossar*, p. 31), et ce doit être là aussi la forme correcte du nom du Barjūt «Satalmis» qui se trouvait en Perse au temps de Rašidu'd-Din (cf. BÉREZIN, *Trudy V.O.I.R.A.O.*, V, 86); *satilmis* signifie «celui qui a été vendu».

Mou-pa-la transcrit généralement Mubarak, «Béni», et ce nom sémitique peut être porté soit par un chrétien, soit par un musulman.

Les *kouei-tch'e* ou 費由赤 *kouei-yeou-tch'e* sont les *güikēi* ou *güyükēi* (de *güyü-* ou *güi-*, «courir»), et ce doivent être là les «cunichi» (pour «cuiu-chen», *Ser Marco Polo*, Addenda, p. 70 (mais en lisant dans mon texte «cours» là où on a imprimé «censeurs»)).

On peut songer aux opérations de Hulagu, mais la distance dans le temps paraît un peu grande puisque Mubarak ne mourut qu'en 1297, et d'autre part il faudrait qu'il ne fût pas resté en Perse pour que sa mort fût ainsi enregistrée en Chine.

Ce nom, qui se rencontre ailleurs, paraît répondre à Tumandar, variante de Tumandar.

[de Tou-man-ta], Ha-la-tchang (Qarajang)¹, lui succéda².

4° Les Européens connaissent surtout 郭守敬 Kouo Cheou-king (1231-1316) comme astronome, mais il a été également un ingénieur hydrographe qui joua un rôle de premier plan dans l'aménagement des voies fluviales et des canaux à la fin du règne de Khubilai. Nous lisons entre autres dans sa biographie (*Yuan che*, 164, 5 v^o)³ : |至元|二十八年有言滦河自永平挽舟踰山而上可至開平。有言瀘溝自麻峪可至壽麻林。朝廷遣守敬相視。河既不可行。瀘溝舟亦不通。守敬因陳水利十有一事。... La 28^e année [*tche-yuan*] (1291), certains dirent que pour ce qui est du Louan-ho, en halant les barques à partir de Yong-ping pour [leur faire] franchir la montagne, on pourrait les faire remonter jusqu'à K'ai-ping (Chang-tou); d'autres disaient que pour ce qui est du Lou-keou, [les barques] pouvaient arriver de Ma-yu jusqu'à Siun-ma-lin. La Cour envoya [Kouo] Cheou-king pour examiner [ces questions sur place]. Comme le Louan-ho était impraticable [aux barques] et que

¹ Qarajang est le nom de tribus non chinoises du Yunnan; il est pris ici comme nom d'homme. Wang Houei-tsou (*San che T'oung ming lou*, 35, 78) distingue huit Qarajang dans le *Yuan che*.

² Cette notice a été rédigée en 1369, mais vraisemblablement sur quelque notice familiale ou inscription funéraire du début du xiv^e siècle; peut-être ce document primitif existe-t-il encore dans la collection littéraire d'un écrivain des Yuan, mais je ne l'ai pas rencontré, et le tableau des familles de l'époque mongole dressé par Ts'ien Ta-hin (1728-1804), et qui est reproduit par exemple dans le *Yuan che sin pien* de Wei Yuan (61, 38), ne donne ici aucun renseignement qui ne soit déjà dans le *Yuan che*. Quoi qu'il en soit, le seul fait qu'il s'agit vraisemblablement d'un document familial du début du xiv^e siècle entraîne cette double conséquence que le texte ne peut faire foi pour des épisodes qui, comme celui de la «rivière Baljuna», avaient alors pris un caractère légendaire, et aussi que le rôle important prêté aux membres de la famille demande toujours une certaine mise au point.

³ Ce texte a déjà été connu de Bretschneider (*Rech. archéolog.*, 93-94).

le Lou-keou n'était pas non plus navigable, [Kouo] Cheou-king en prit occasion pour présenter un mémoire en onze points sur l'aménagement des eaux. . . .

Le Louan-ho est la rivière qui prend sa source dans la région même de K'ai-p'ing et, après avoir passé Yong-p'ing, se jette dans le golfe du Pei-tche-li. Quant au Lou-keou, ce n'est qu'un autre nom du Sang-kan-ho ou Houen-ho, et qui survit dans le nom du Lou-keou-k'iao ou « Pont du Lou-keou », le Pul-i Sangin (« Pont du Sang-kan ») de Marco Polo, à l'ouest de Pékin. Il est donc évident que Siun-ma-lin doit se trouver vers le cours supérieur de cette rivière; c'est le cas de l'actuel Si-ma-lin (ou Sien-ma-lin), qui est à moins de 10 kilomètres à l'est du 二道河 Eul-tao-ho, une des branches supérieures du Houen-ho.

5° Les *Institutes des Yuan* ou 元典章 *Yuan tien tchang*, dont la compilation fut achevée vers 1331, contiennent dans leurs tableaux administratifs (chap. 7) l'indication des fonctionnaires suivants : α. parmi les fonctionnaires du 5° degré inférieur (fol. 17 r°), le « directeur » (局大使 *li-kou*) des artisans de 蒺藜林 Siun-ma-lin; β. parmi les fonctionnaires du 7° degré inférieur (fol. 27 v°), le « chef d'atelier » (局大使 *kiu-ta-che*) de « [l'atelier] de 納失失 *na-che-che* » de Siun (蒺藜)-ma-lin »;

L'édition a en réalité 納尖尖 *na-tuen-tuen*, mais c'est une faute évidente, et que d'ailleurs les deux autres passages ne reproduisent pas. Le terme *na-che-che* apparaît souvent dans les textes de l'époque mongole, écrit tantôt comme ici, et tantôt avec l'orthographe équivalente 納石失 *na-che-che*, parfois 納失思 *na-che-sieu*. Sous des orthographe diverses, les écrivains occidentaux du Moyen Âge parlent souvent d'étoiles *nacchi* et *nachetti* (telles sont les leçons de Pegolotti). On a depuis longtemps reconnu que le premier mot désigne un brocart d'or et répond au persan *nah*; d'autre part, les *nachetti* de Pegolotti sont certainement les mêmes que les *na-che-che* chinois, c'est-à-dire un tissu fait de soie et d'or, mais il est plus difficile de ramener les formes l'une à l'autre (cf. BRETSCHNEIDER, *Med. Res.*, II, 124; YULE-CORRIE, *Cathay*, III, 155-156; W. BANG, *Ueber den angeblichen «Introitus nato-*

γ. parmi les fonctionnaires du 8^e degré inférieur, le « sous-chef » (*fou-che*) de « [l'atelier] de *na-che-che* de Siun (誌)-*ma-lin* ».

On aura remarqué que les textes hésitent entre deux orthographes 尋麻林 et 誌麻林; j'ai lu dans les deux cas Siun-

rum et *nascitorum* in den *Genuexer Steuerbuchern*, extr. du Bull. de la cl. des lettres de l'Ac. roy. de Belgique, 1912, 27-30; LAUFER, *Sino-Iranica*, 1906). De Groot (*Relig. System of China*, III, 1781) a dit que *na-che-che* était certainement une corruption du « persan *nabcheh*, a diminutive of *nab* (= *nabēah* 讎, diminutif de *nab*), mais c'est là une erreur. Le mot est écrit en latin *nasciens*, avec équivalent persan *nasij* (讎 *nasij*?) et équivalent ture (coman) *naxiē* (讎 *naxiē* ou *naxiē*) dans le *Codex Cumanicus* (éd. Kuun, p. 107; l'édition du *Codex Cumanicus* par Kuun est assez mauvaise, et nous ne sommes jamais sûrs des vraies leçons du manuscrit); Ibn Battutah (II, 423) écrit en arabe 讎 *nasij*; Rašidu'd-Dīn (éd. Blochet, II, 73) écrit aussi en persan *nasij*; Vullers (II, 1324) enregistre en persan 讎 *naxiē*, qu'il croit issu de l'arabe *nasij*; que le mot soit originairement persan ou arabe, c'est donc de *nasij* qu'il faut partir. La confusion constante de *c* et de *t* dans les manuscrits du Moyen Âge rend assez difficile de dire s'il faut adopter *nasciē* ou *naxiē* dans les textes de Marco Polo, et si c'est bien une forme à *t* au début de la troisième syllabe qui est à la base des *nachetti* de Pegolotti et des *nascitorum* du tarif douanier de Gênes; la forme *nachiz*, qui se rencontre également, doit répondre à un essai de notation du *-j* final, analogue à l'orthographe *naxiz* du *Codex Cumanicus*; un *-j* a pu en fait donner au Moyen Âge, dans les emprunts européens, presque aussi bien *t* que *c* (= *ch*). Quant au traitement turco-mongol, il semble avoir été double. L'*Histoire écrite des Mongols* (§ 974) mentionne, à côté des *naqut*, pluriel de *naq* (讎 persan *nab*), les *načidut*, qui répondent sûrement aux *nasij* persans. Pour le passage de *-si* à *-či-*, il ne faut pas oublier que, dès l'époque mongole, le mongol ne prononçait probablement plus *s* devant *i*, mais que *s* devant *i* était passé à *š*; *nasij* devenait donc normalement *našij*; d'autre part, nous avons en mongol (comme en ture) des alternances assez nombreuses de *s* ou *š* et de *č*, particulièrement quand il y a une seconde affriquée palatale dans la suite du mot (cf. les doublets mo. *sačän* et *šäčän*, mo. *sačak* et *šäčak*, mo. *sačuq* et *šäčuq* [ture *sačaq* et *šäčaq*], mo. *sačak* et *šäčak*, etc.); *načidut* peut donc être un doublet de **našidut* (< **nasidut*). Quant à la finale, *načidut* semblerait à première vue être un simple pluriel de **načit*, et par là on pourrait rapprocher ce **načit* < **naxit* ou **naxit*) des transcriptions occidentales *nachetti*, *nascitorum*, etc.,

ma-lin. Le *K'ang hi tseu tien* n'indique cependant pour 葦 que la prononciation *t'an*, mais en même temps il dit que le mot s'emploie pour 葦 et, pour ce dernier caractère, il indique une prononciation subsidiaire identique à celle de 葦 *siun*. Le nom de Siun-ma-lin, avec la dernière orthographe, a d'ailleurs un sens; il signifie la « Forêt des *siun-ma* », et *siun-ma* (mot à mot « chanvre *siun* ») est en chinois tantôt le nom d'une grande ortie (*Urtica Thunbergiana*), tantôt, avec l'adjonction du mot « arbre » (*siun-ma-chou*), le nom du micocoulier (selon le P. Taranzano). Bretschneider ne donne pas le nom dans son *Botanicon Sinicum*; Smith (*Materia medica*², 451) ne connaît pour le nom de l'ortie que la prononciation *t'an-ma*; le P. Taranzano, dans son *Vocabulaire français-chinois des sciences* (s. v. « ortie » et « micocoulier ») et dans son *Vocab. des sciences*, II, 582 et 596, hésite entre *siun-ma* et *t'an-ma*, mais l'*English-Chinese Dictionary* de Hemeling (s. v. « nettle ») n'indique que la prononciation *siun-ma* pour le nom de l'« ortie ». La double leçon de nos textes de l'époque mongole montre que nous devons lire Siun-ma-lin dans les deux cas et que la prononciation *siun-ma*, et non *t'an-ma*, était déjà usuelle au XIII^e siècle. Le nom du micocoulier, peu usuel (j'ignore d'ailleurs l'aire de répartition de cet arbre en Chine), a peu de chances d'inter-

si celles-ci sont bien correctes; mais ni le *Codex Cumanicus* pour le ture, ni la transcription chinoise *na-che-che* pour le mongol ne sont en faveur de formes à dentale finale. Une autre solution est possible. Le mongol connaît des pluriels doubles, et le même paragraphe 274 de l'*Histoire secrète des Mongols* mentionne les mules sous le nom de *qac'idut*, où il est bien certain que *ut* est un pluriel de *qac'it*, mais où *qac'it* lui-même est un premier pluriel de *qac'ir*, identique au ture *qac'ir* ou *qac'ir*, « mule ». Je considère donc *naçit* comme un premier pluriel d'un singulier **naçit* : **naçit* < **naçit* ou **naçit* < persan *naçij*. Quant à la transcription chinoise *na-che-che*, elle ramène régulièrement à **naçit*; c'est là un aboutissement très normal de *naçij* puisque *s* devant *i* doit passer à *ç* en mongol, et que le mongol par ailleurs ne tolère guère un *ç* final et encore moins un *j*; enfin *-s* final est généralement passé en mongol à *-s*, ce qui justifie la prononciation *na-che-sser*, **naçit*.

venir ici, et j'admets que Siun-ma-lin signifie selon toutes probabilités la « Forêt des orties ».

Quant au rapport phonétique de Siun-ma-lin et du Simali de Rašīdu-'d-Dīn, il n'est pas très difficile à établir. En disant que dès l'époque mongole on prononçait *siun-ma* et non *l'an-ma* pour le nom de l'« ortie », j'ai simplement voulu indiquer par là qu'on prononçait déjà alors le mot avec la prononciation qui a abouti de nos jours à *sim-ma*; mais ce n'était pas là la vraie prononciation du temps. Les mots 葎 *siun* et 葎 *siun*, absolument homophones, ne comportent pas d'élément labial ancien; théoriquement, d'après les indications des dictionnaires anciens, ils devraient avoir abouti aujourd'hui à une prononciation *sin*, qui s'entend encore d'ailleurs sur une partie du domaine de la « langue mandarine ». Vers 600 et sous les Tang, la prononciation en était **zim*, avec une valeur de transcription *zim* qui est réellement attestée (cf. *J. As.*, janv.-févr. 1913, 156-158). À l'époque mongole, les anciennes sonores étaient assourdis, mais l'*-m* final n'était pas encore passé à *-n*, si bien que la prononciation était sensiblement **sim*; c'est pourquoi on rencontre alors le nom turc de Samar-kand, Semizkant, transcrit par 葎思干 Siun-sseu-kan (= **Sim-sseu-kan*, **Simskan*|t|; cf. Bretschneider, *Med. Res.*, I, 21); d'autre part, *lin* était alors **lim*. Siun-ma-lin se prononçait donc en réalité **Sim-ma-lim*. Mais le mongol ignore les consonnes géminées, et le nom a dû arriver en Perse par le mongol (même le persan d'ailleurs ne noterait guère la gémination dans un nom de ce type); enfin *-n* et *-m* alternent assez souvent à la fin des mots mongols (toutefois le cas du pseudo-doublet **süngün* et *süngüm* dans l'*Hist. secrète des Mongols*, etc., est assez différent), et la nasale dentale finale, particulièrement instable en mongol, est toujours susceptible de tomber dans la prononciation; Siun-ma-lin, qui était alors **Sim-ma-lim*, aboutissait donc en mongol à un **Simalim* ou **Simalin*, avec

finale susceptible d'amuïssement, qui est en somme rendu assez régulièrement par le Simāh de Rašidu-'d-Dīn, encore qu'on eût plutôt attendu *Simalim.

Reste le passage de Siun-ma-lin (*Sim-ma-lim > *Sin-ma-lin) au 洗馬林 Si-ma-lin (ou Sien-ma-lin) moderne. Cette nouvelle orthographe, qui signifie soit la « Forêt de l'écuyer », soit à la rigueur la « Forêt où on lave les chevaux », doit reposer sur l'étymologie populaire⁽¹⁾. Lorsqu'elle prévalut, l'ancienne orthographe Siun-ma-lin tend à faire supposer qu'on ait prononcé Sien-ma-lin, même si on dit actuellement Si-ma-lin; mais en même temps le passage de Siun-ma-lin à Sien-ma-lin (où *sien* s'est toujours terminé en *-n* et non en *-m*) n'a guère pu se produire avant que l'ancien *-m* final de *siun*, **sim*, fût passé à *-n* dans la Chine du Nord. Nous avons des raisons de penser que ce passage commence aux environs de l'an 1400, encore qu'il ne se soit peut-être pas achevé dans toute la Chine septentrionale avant la fin du xvi^e siècle. En tout cas, dans l'hypothèse d'une prononciation Sien-ma-lin et non Si-ma-lin, il dut se produire dans la région de Si-ma-lin (Sien-ma-lin) d'assez bonne heure, car la nouvelle orthographe se rencontre dès 1434 d'après l'*Histoire des Ming*⁽²⁾ et le 宣宗實錄 *Suan tsong che lou*³, et c'est l'année suivante, en 1435, que les Ming créèrent un poste fortifié (堡 *p'ou*) de Sien-ma-

Une autre hypothèse possible serait que les deux orthographes chinoises fussent des transcriptions, avec adaptation sémantique, d'un nom qui primitivement n'était pas chinois, mais altaïque; le fait ne serait pas sans exemple, mais rien ne vient jusqu'ici à l'appui d'une telle solution, et il me paraît plus naturel de supposer que la colonie de Siun-ma-lin ait été établie dans une région qui devait son nom à l'abondance des orties.

Ming che, 148, 5 r°; cf. le texte un peu plus détaillé qui est donné dans le 宣化府志 *Suan houa fou tche*, éd. de 1743, 41, 16 r° et v°.

Je n'ai pas actuellement ces *che-lou* à ma disposition, et les cite d'après 1. *Suan houa fou tche*, 41, 16 v°.

lin (ou Si-ma-lin), dont la muraille fut revêtue d'un parement de brique en 1571¹⁾.

Si l'identité de Siun-ma-lin et du Simah de Rasidu'd-Din ne peut, à mon sens, laisser place au doute, il est plus difficile de rendre compte du « Joju » que l'écrivain persan place dans la même région. J'ai déjà dit, après Bretschneider, pourquoi l'identification traditionnelle à Tcho-tcheou était insoutenable, mais il reste à voir si nous pouvons lui en substituer une autre plus satisfaisante. La seconde route de Pékin à Chang-tou, celle dont il s'agit ici, est certainement celle qui, remontant d'abord le long du Houen-ho, le quittait avant d'arriver au territoire de l'actuel Si-ma-lin (ou Sien-ma-lin), pour franchir la Grande Muraille par la première passe située plus à l'Ouest que la passe de Kalgan, c'est-à-dire par la passe appelée 野狐嶺 Ye-hou-ling, la « Passe des renards »²⁾; de là, cette seconde

¹⁾ Cf. *Siuan houa fou tche*, 8, 11 r. Si au contraire la nouvelle orthographe a été prononcée de suite Si-ma-lin (contrairement à la prononciation traditionnelle *sien-ma* de l'expression 洗馬), il faudra admettre que cette nouvelle orthographe a été adoptée quand la finale du *nom* de Siun-ma-lin était encore *m*, car *Siun-ma-lin, mais non *Siun-ma-lin ou *Siun-ma-lin, pouvait aboutir à Si-ma-lin, ou l'*m* final du premier mot se confondait avec l'*m* initial du second dans la nouvelle forme *Si-ma-lin (= Si-ma-lin). Le nom de Sien-ma-lin (ou Si-ma-lin), à raison du poste de défense qui y fut créé, figure dans le petit vocabulaire sino-mongol publié par M. Pozdnéev au t. III de ses *Leben po istorii mongol'skoj literatury* et que je date des environs de 1600; il y est traduit en mongol par *Wou lan-t'ai tchou* : *t'ai tchou* est le mongol écrit *čajja*, «fortin» (du chinois 寨子 *tchaj tseu*); *wou lan* pourrait être *wan*, «artisans» (le nom serait alors «Fortin des artisans»), mais peut être aussi tout autre chose.

²⁾ Le *Siuan houa fou tche* (8, 11 v) place la barrière (*kouan*) du Ye-hou-ling à 30 li au nord-ouest de la sous-préfecture de Wan ts'uan, qui est elle-même à l'intérieur de la Grande Muraille, au nord-ouest de Kalgan. Bretschneider (*Rech. archéol.*, 128, et *Med. Res.*, I, 15), s'appuyant sur l'orthographe 扼狐嶺 O-hou-ling qu'on rencontre au xiii^e siècle dans l'itinéraire de Tchang To-houei, a pensé que *ye hou* ou *o-hou* était la transcription d'un mot étranger, et a mis en avant le mongol *yaka*, «grand». Mais *ye-hou*, mot «renard sauvage», «renard de campagne», en simple valeur de *hou*, «renard», est une expression chinoise attestée anciennement (cf. par exemple

route se dirigeait vers le siège du district (*lou*) de 興和 Hing-houo, qui était à 30 *li* au delà du Ye-hou-ling; du siège du district de Hing-houo, on gagnait au Nord-Est Cagan-nor, où on rejoignait la route directe, et on atteignait enfin Chang-tou; cette route, donnée en détail par des itinéraires chinois du Moyen Age, est décrite dans Bretschneider, *Recherches archéologiques*, 91-93. Mais nous avons déjà rencontré (texte 2) le nom du *lou* de Hing-houo : c'est sur son territoire que se trouvait Siun-ma-lin, et les textes parlent en effet à plusieurs reprises des portions Nord-Ouest du territoire de l'actuel Siuan-houa-fou qui, bien que situées à l'intérieur de la Grande Muraille, en avaient été séparées pour être rattachées au *lou* de Hing-houo. Quant au siège du *lou* de Hing-houo, c'était le même qui avait été auparavant le siège de 撫州 Fou-tcheou. Fou-tcheou, en dehors de la Grande Muraille, existait déjà sous les Kin, puis fut conquis par les armées mongoles en 1211 et détruit; on le rétablit sous le même nom en 1254; à la fin de 1262 ou au début de 1263, le nom en fut changé en *lou* de 隆興 Long-hing; le *lou* de Long-hing fut abaissé au rang de *cheou* et appelé 源州 Yuan-tcheou tout au début de 1309, puis promu à nouveau *lou* de Long-hing en 1311; le nom fut enfin changé en *lou* de Hing-houo en 1312. L'archimandrite Palladius a identifié à l'ancien Fou-tcheou les ruines de Kara-

Tapot. de Kyoto, Suppl. I, I, 351 r^o), et par ailleurs le nom du Ye-hou-ling se trouve avant l'époque mongole, par exemple en 1037 sous les Leao (*Leao* 18, 3 r^o) et en 1180 sous les Kin (*kin che.* 47, 2 r^o). En outre, nous connaissons bien le nom mongol que cette passe portait sous les Mongols, car il est donné par Rasidu-d-Din, et c'est précisément هونگان دېان Hünagan-daba'an, c'est-à-dire en mongol écrit Unagan daba'an, le Col des renards (pour *Fh-* initiale de la transcription persane, cf. *J. A.*, 1925, I, 235). Le *Col* ou *ling* de Tchang To-houei signifie d'ailleurs la «*Passé où on prend les renards*», et nous concluons seulement que Tchang To-houei, tout en gardant *proxa modo* le son et le sens du nom usuel, a voulu adopter une orthographe plus littéraire qu'avec *ye-hou*, lequel est une forme populaire de *hou*, «*renard*».

balgasun, «à trente milles anglais environ au nord-ouest de Kalgan» (Bretschneider, *Rech. archéolog.*, 128; *Med. Res.*, I, 46), sur la route de Pékin à Urga, et ceci est à peu près d'accord avec les indications du 日北三廳志 *K'ou pei san t'ing tche* (3, 1 v°), qui met l'ancien Fou-tcheou à 100 li au nord (lire nord-nord-ouest ou nord-ouest) de Kalgan. La géographie et les indications formelles des itinéraires chinois du moyen âge prouvent que la «seconde route» de Rasidu'd-Din, après avoir franchi la Grande Muraille à la Passe des Renards, atteignait le Hing-houo-lou, c'est-à-dire Fou-tcheou, et c'est là le nom qu'on s'attend à trouver, comme Bretschneider l'a déjà supposé, sous le prétendu «Joju» de l'écrivain persan. Naturellement Rasidu'd-Din n'a pu être au courant de tous les changements de nom administratifs qui se sont produits, et dont certains, comme ceux de 1309 et 1312, sont d'ailleurs trop tardifs pour qu'il les ait connus; de nombreux exemples montrent d'ailleurs la survivance des noms chinois anciens dans la nomenclature employée par les gens d'Asie Centrale, et il y a toutes chances pour qu'ils aient continué à parler de Fou-tcheou même après que le *lou* de Long-hing eut été constitué en 1262-1263. Ce nom de Fou-tcheou, Rasidu'd-Din l'a bien rendu par فوجو *Fuju* ou فوجيو *Fu-jiu* quand il raconte les campagnes de Gengis-khan, encore que les manuscrits de Berezin (*Trudy V.O.I.R.A.O.*, XV, 16-17, et texte, 24-25) l'aient altéré en فاجيوني, فاجيولي, قاوجيو, قاوجو, قوجيو, بوجيو. Dans le cas présent, quand il s'agit de la seconde route de Pékin à Chang-tou, le nom apparaît deux fois, et les manuscrits utilisés par M. Blochet donnent une fois les leçons حوجو, حوجو et خوجو; la seconde fois les leçons حوحو et خوحو; on voit que, dans le premier élément, le point peut être placé aussi bien au-dessus qu'au-dessous de la lettre, et la seule solution, malgré la répugnance qu'on a à changer le corps même des lettres, semble être d'admettre que le premier élé-

ment a subi chez les copistes l'attraction du second et de lire **فوجو** Fuju, Fou-tcheou. C'est d'ailleurs à cette même solution qu'amène aussi la seconde mention du nom dans le passage de Rasidu-'d-Din, quand il est dit qu'avant la fondation de K'ai-p'ing-fou (= Chang-tou), la résidence d'été de l'empereur mongol était sur le territoire de «*Joju*». Or il est bien évident que la résidence d'été de Khubilai, avant comme après la fondation de Chang-tou, se trouvait en dehors de la Grande Muraille, ce qui exclut Tcho-tcheou, et d'autre part des textes formels, comme l'a déjà montré Bretschneider (*Rech. archéolog.*, p. 95), établissent qu'en 1252 Khubilai, encore héritier présumé, résida entre 桓州 Houan-tcheou et Fou-tcheou, et de même à l'automne de 1254 (c'est en cette année-là que Fou-tcheou fut recréé et reconstruit)¹, mais il alla passer l'hiver ailleurs; en 1255, il retourne au printemps entre Houan-tcheou et Fou-tcheou, et se déplace encore pour une nouvelle résidence d'hiver; enfin, en 1256, le bonze 子聰 Tseu-ts'ong est chargé de déterminer un site à l'est de Houan-tcheou et au nord du Louan-ho, et sur ce nouveau site on fonde K'ai-p'ing-fou². Il est donc tout naturel que Rasidu-'d-Din dise qu'avant la fondation de K'ai-p'ing-fou, la résidence d'été de Khubilai était à Fou-tcheou, et c'est un nouvel argu-

¹ Bretschneider (p. 95) a mal compris ce membre de phrase du *Yuan che* (p. 22), qui ne signifie pas, comme il l'a cru, que Khubilai soit allé passer l'hiver à Fou-tcheou même.

² Khubilai alla passer l'hiver de cette même année 1256-1257 «sur le territoire de Kara-balgasun»; c'est là un nom fréquent dans l'onomastique mongole («la Ville noire»), et il n'est pas absolument sûr qu'il s'applique ici au Kara-balgasun que Palladius identifie au siège de l'ancien Fou-tcheou; contrairement à ce que paraît avoir pensé Bretschneider (p. 95), il est en effet peu vraisemblable que le siège de la région de Fou-tcheou soit désigné dans le même texte tantôt sous le nom de Fou-tcheou et tantôt sous le nom de Kara-balgasun, et il me semble qu'il faut admettre ou que ce Karabalgasun du XIII^e siècle n'est pas le Karabalgasun actuel, ou que l'identification du moderne Kara-balgasun au siège de l'ancien Fou-tcheou est inexacte.

ment pour corriger en F'uju les mauvaises leçons des manuscrits.

Si nous reprenons maintenant les textes mêmes que j'ai traduits, nous constatons qu'un Kerait, qui avait pris part à la campagne contre Samarkand et Bokhara, transféra 3.000 musulmans à Siun-ma-lin, ce qui est bien d'accord avec le texte de Rasidu'd-Din selon lequel la majorité des habitants de Si-mah sont originaires de Samarqand. De leurs jardins dont parle l'historien persan, nous avons un écho dans le texte de 1198 qui supprime la taxe supplémentaire mise sur leurs vins. Le mot « vin » (*tsiou*) s'applique le plus souvent en Chine aux vins de céréales, parce que les Chinois n'ont guère fait de vin de raisin; mais nous savons que le vin de raisin, dont les grands centres de fabrication étaient dans la région de Turfan et au Chansi, fut apprécié sous la dynastie mongole; il s'agit ici très probablement de vin de raisin que préparaient les Musulmans de Siun-ma-lin⁽¹⁾. Enfin le *na-che-che* (*nasich*), le *nasij*, ce tissu de soie et d'or auquel on cousait des perles petites (**subut-nasich*) ou grosses (**tana-nasich*) et qui est si souvent mentionné dans les textes chinois de l'époque mongole, était spécialement fabriqué dans l'atelier installé à Siun-ma-lin, c'est-à-dire par la colonie musulmane venue de Samarqand. Ceci jette une nouvelle lumière sur le texte où Marco Polo (éd. Yule-Cordier, I, 285), se rendant du « Tenduc », c'est-à-dire de la région de Kouei-houa-tch'eng (à l'angle nord-est de la grande boucle du Fleuve Jaune), vers Siuan-houa-fou, mentionne des colonies musulmanes qui font des tissus d'or appelés *nasich* et *naques* (*nasij* et *nah*); de Kouei-houa-tch'eng à Siuan-houa-

⁽¹⁾ A la fin du xiii^e siècle, la taxe ordinaire sur le vin de raisin était de 1.30^e *ad valorem*; cf. *Yuan tien tchang*, 2^e, 65. Chavannes a réuni quelques textes relatifs à l'usage du vin de raisin sous la dynastie mongole dans *Toung Pao*, 1908, 361-362; il faut également tenir compte des *Notes and Queries on China and Japan*, III, 50-54.

fon, la route de Marco Polo passait précisément par Siun-malin.

D'un point de vue plus général, le texte de Rasidu'd-Din, combiné avec celui de la biographie de Ha-san-na, n'est pas sans importance pour l'histoire très obscure du mahométisme chinois. On parle souvent de musulmans chinois qui seraient les descendants de colonies musulmanes fixées dans la Chine du Nord sous les Tang, mais les textes sont muets à ce sujet. Sauf au titre des relations étrangères, l'islam n'apparaît guère en fait dans l'histoire chinoise avant l'époque mongole, et nous le trouvons alors fortement installé sur des points nombreux du territoire. Le commerce maritime suffit à l'expliquer pour Cantou, pour Ts'iuan-tcheou (Zaitun), pour Ning-po, pour Hang-tcheou. Mais déjà, au Yunnan, nous avons peut-être l'indication de populations musulmanes amenées en nombre au x^e siècle. Le cas semble avoir été le même dans la Chine du Nord, et la mention des 3.000 familles transplantées du Turkestan russe à Siun-malin dans la première moitié du xiii^e siècle nous est le premier témoignage précis d'un état de choses que nous étions jusqu'ici réduits à soupçonner. Les déportations en masse, qui ont joué par exemple un si grand rôle dans la diaspora arménienne, devront entrer en ligne de compte quand on voudra étudier sérieusement l'histoire de l'islam en Extrême-Orient.